

D. Lier

Die Magersucht der modernen Psychologie und Psychotherapie

Eine Replik auf das „Psychotherapie Forum“ Vol. 3 No. 4 1995,
Themenheft: Qualitätssicherung und Qualitätsmanagement für die Psychotherapie

Zusammenfassung Der vorliegende Artikel versteht sich als Kritik an der im „Psychotherapie Forum“ verfolgten Politik des Qualitätsmanagements und damit der Objektivierung und Standardisierung seelischer Phänomene. Die hier gewählte Betrachtungsweise geht aus der Psychologie C. G. Jungs hervor und steht der „Archetypischen Psychologie“ nah. Meine Gedanken fußen auf einer phänomenologisch-metaphorischen Betrachtung unseres Zeitgeistes. Ich versuche zu zeigen, daß das moderne Effizienzdenken der Meßlatte und dem Komparativ verpflichtet ist und denselben Prinzipien untersteht, die in der Magersucht vorherrschend sind. Es stellt sich die grundsätzliche Frage, inwiefern dieses Denken, das in Wirtschaftskreisen seinen berechtigten Platz haben mag, in Psychologie und Psychotherapie sinnvoll ist. Es geht letztlich um die Frage nach Wesen und Anliegen der Psychologie.

Schlüsselwörter: Zeitgeist, Effizienz, Komparativ, Standardisierung, Fitness, Fortschritt, Magersucht, Qualitätsmanagement, Phänomenologie, Seele.

The anorexia (Magersucht) of modern psychology and psychotherapy

Abstract The article below is to be understood as a critical review of the policy of quality control as pursued by “Psychotherapy Forum”; a quality control, which objectifies and standardizes phenomena of soul. The point of view taken by the author has its origin in the psychology of C. G. Jung and is close to “Archetypal Psychology”. My thoughts are rooted in a phenomenological-metaphorical view of our Zeitgeist. I intend to demonstrate that modern considerations of efficiency are indebted and committed to the gauge and the comparative and thus subject to the same principles that predominate in anorexia. The fundamental issue is whether this kind of thinking, which has its rightful and relevant place in economics, makes sense for psychology and psychotherapy. In essence, it is a question of the nature and purpose of psychology.

Keywords: Zeitgeist, efficiency, comparative, standardization, fitness, progress, anorexia, Magersucht, quality control, phenomenology, soul.

L’anorexie des psychologie et psychothérapie modernes

Résumé Le présent article se réfère au Psychotherapie Forum no. 4, vol. 3, 1995, dans lequel plusieurs auteurs réclament avec insistance “une garantie et une gestion de qualité en psychothérapie”. Il n’est possible de mettre en oeuvre une politique de gestion de qualité que si l’on objective et standardise les phénomènes psychiques, c’est-à-dire si l’on fait de “l’âme” une quantité mesurable. Dans la perspective soutenue ici, qui se fonde sur la psychologie de C.G. Jung et se situe près de la “psychologie archétypique”, je considère que cette objectivation et standardisation ne conviennent ni à la nature ni aux visées de la psychologie.

Ma réflexion s’articule en trois volets: sa première partie est consacrée à une description métaphorico-phénoménologique de l’esprit de notre époque. Je tente de montrer que l’homme moderne vit presque exclusivement sous le signe du “comparatif”: aujourd’hui, tout vise à être meilleur, plus beau, plus

rapide, plus blanc, ou meilleur marché. Le principe de la comparaison mesurable est omniprésent, ce qui implique également que nous nous consacrons entièrement à la standardisation, et donc à la squelettisation des phénomènes.

La standardisation telle qu’elle est pratiquée actuellement fait que nous sommes dominés par un principe d’ordre qui, entretemps, se suffit à lui-même. Ce principe peut être amplifié à un point qui semblait jusqu’à maintenant incroyable, dans la mesure où le contenu perd une bonne partie de son importance et où l’on se désintéresse de toute résistance, de toute force d’inertie pouvant servir de frein – les caractéristiques d’une chose, par exemple. Aujourd’hui, progrès signifie: avancer toujours plus vite dans le même contexte. Il implique ce que Paul Virilio nomme la “stagnation frénétique” et qui peut être représenté par l’image de l’hélice tournant à vide. Il s’agit de ce que l’on appelle

la "capacité à fonctionner comme une machine", du type de comportement auquel l'art kinétique applique des expressions telles que "fonctionner sans fonction", "vitesse pure", "vitesse totale" et qu'il persifle en élaborant des machines tournant à l'infini, sans aucun rapport avec leur contexte.

Fonctionner comme une machine, être réduit à ses éléments de base – au squelette, se répéter de manière stéréotypée, être mis au comparatif: au moment de chercher une métaphore pour qualifier l'attitude moderne, l'image de l'anorexie vient à l'esprit. Je tenterai de montrer dans la deuxième partie de ma réflexion ce que j'entends par là. En tout cas "anorexie" ne se réduit pas au trouble de l'appétit. Le phénomène de la perte de poids observée en surface recouvre une attitude et une manière d'être qui l'accompagne et qui est définie par le degré auquel les choses peuvent être mesurées, comptées, par leur efficacité et leur valeur effective, par la régularité, par leur mise au comparatif, bref, par une rationalité décharnée. L'anorexie vise à réaliser toutes les valeurs qui donnent le ton de la vie moderne. Je ferai une brève digression et décrirai la journée d'une femme anorexique pour montrer cet aspect en détail.

La troisième partie de l'article est consacrée au concept de "qualité". J'y mentionne le fait que ce concept, tel qu'il a été défini par l'ISO (l'International Standard Organization) et transféré au domaine de la santé par l'"Institute of Medicine", ne représente pas le pôle contraire de "quantité": "La qualité de l'offre se mesure au degré auquel les prestations de santé contribuent à produire les résultats souhaités auprès d'individus ou de groupes de population." (Psychother Forum 1995, p. 187). Cette définition fait de la "qualité" comme de la "quantité" des quantités mesurables, au lieu de les considérer comme des caractéristiques ou des propriétés spécifiques, qu'il ne serait pas possible de comparer. La qualité est plutôt "la caractéristique qui rend adé-

quat pour une visée, une tâche, une exigence données" (Psychother Forum 1995, p. 187). Ce que la gestion de qualité doit nous permettre de réaliser est une psychothérapie au format Din-A4. La manière d'être de l'anorexie, telle qu'elle est présentée brièvement dans notre digression, doit servir de modèle, en psychothérapie également. La question de l'âme n'est plus posée. Il devient évident que l'âme est comparable au corps et que, comme le corps parent de la machine, elle doit être entretenue. Elle est devenue un objet qui peut et doit être analysé, systématisé, réparé, rénové et conservé.

A la fin de l'article, cette approche est contrastée avec celle de la psychologie archétypique, qui tente de tenir compte du fait "qu'à la différence de l'objet de l'observation empirique le phénomène psychologique constitue depuis toujours un tout incluant l'objet que nous observons et la vision guidant notre observation de cet objet" (Giegerich, 1994, p. 11).

Dans ce sens, la psychologie devient la discipline qui pose la question de la dimension psychique de tout notre vécu. Elle est la discipline qui doit se charger d'identifier les aspects anorexiques de notre époque. "Identifier" ne veut pas dire nager avec le courant de l'époque et y collaborer. Il s'agit de s'arrêter un instant et de poser la question de savoir ce que les valeurs actuelles, à savoir la domination du comparatif, signifient d'un point de vue psychologique. Cette fascination du comparatif, cette anorexie du 20^e siècle contient une nostalgie du paradis, cette même nostalgie venue de la nuit des temps qui incitait les Guarani brésiliens à danser pendant des jours – "dans l'espoir que le mouvement perpétuel allégerait leurs corps et leur permettrait de s'envoler vers le ciel" (Eliade 1973, p. 131, notre traduction). C'est une même nostalgie qui pousse les jeunes adeptes du techno moderne à passer leurs week-ends à danser aussi vite que possible, soutenus par la drogue ecstasy.

Der Komparativ: das Wahrzeichen des 20. Jahrhunderts

Der moderne Mensch lebt im Zeichen des Komparativs. Alles will besser, schöner, schneller, weißer, billiger werden. Optimierung, Minimierung, Effizienz: Die Schlagworte sind in Wirtschaft, Sport und Freizeit, wo immer der moderne Mensch sich bewegt, wegweisend. Die Werbung informiert täglich über leistungsfähigere Produkte und Herstellungsmethoden. Nach dem Sinn dessen, was hergestellt wird, und nach dem Sinn der Steigerung wird kaum mehr gefragt.

„Alles muß schneller gehen, weil das Veränderungstempo in Märkten und von Technologien zugenommen hat.“ Dieser Satz steht in einem Artikel des betriebswirtschaftlichen Teils der „Neuen Zürcher Zeitung“, unter dem Titel: „Führung 2000“ (Seiler, 1993). Das zunehmende Veränderungstempo, die Steigerung selbst, wird vorbehaltlos als Gottes Fügung angenommen; sie wird nicht in Frage gestellt.

„Mit dem Komparativ (ich zitiere, leicht gekürzt, den Duden), der Mehr- oder Höherstufe, wird ausgedrückt, daß zwei oder mehr Wesen, Dinge in bezug auf ein Merkmal, eine

Eigenschaft ungleich sind: ungleicher Grad.“ (1984, Band 4 Grammatik, § 509).

„Ungleich“ im Sinn des Komparativs meint nicht „andersartig“. Es meint immer noch gleich, nur graduell verschieden (ungleicher Grad). Das „Gleich“ wird in der Steigerung unterstrichen; das zuerst Gesetzte, der Positiv wird neu vermessen. Das Prinzip des messenden Vergleichs, der Meßlatte, ist wegweisend. Neu vermessen heißt auch wieder herbeiholen und letztlich beim Alten verbleiben. Die Grundstellung wird repetiert. Wir leben gleichsam eingebettet im Reich der Repetition, modern ausgedrückt, der Standardisierung, in einem Reich, in dem die Andersartigkeit und damit der Bruch mit dem Gegebenen (ein Paradigma-Wechsel) peinlichst vermieden werden will. Nichts grundsätzlich Neues, Unvergleichbares, soll den Ablauf stören.

Unüberschbar wird das Prinzip der Meßlatte bei der Mehrwertsteuer. Sie ist heute jedermann ein Begriff. Auch in der Schweiz wurde sie zu Beginn des Jahres 1995 eingeführt. Der hinter dieser Steuer liegende Gedanke ist, daß das Unternehmen mit der Verarbeitung oder Weiterverarbeitung eines Produktes einen Mehr-

wert schöpft und daß ein gewisser Prozentsatz dieses Mehrwertes der Staatskasse zufließen soll – damit auch diese vom Mehr des Produktes profitieren kann. Die Mehrwertsteuer weist uns schon vom Namen her wieder auf den Komparativ. Wir werden angesichts einer Rechnung stets darauf verwiesen, daß das Produkt, das wir kaufen, mehr wert ist. Mehr wert aber als was? Das ist nicht mehr erwähnenswert. Der Komparativ hat Karriere gemacht und sich von allem, was Inhalt meint, emanzipiert. Dies ist auch dort augenfällig, wo die Werbung „nur schlafen ist schöner“ propagiert. Der altmodische Leser sucht vergeblich nach dem Vergleichsgegenstand.

Früher kannten wir die Umsatzsteuer. Da war von keinem Komparativ die Rede. Im Wort Mehrwertsteuer liegt die Botschaft, daß im „Mehr“ selbst der größte, der eigentliche Wert liegt. Das ist in keiner Weise selbstverständlich. Wenn wir beispielsweise aus Mehl, Wasser, Hefe und Salz ein Brot backen, dann könnten wir auch sagen, daß wir aus den Rohstoffen etwas Andersartiges hergestellt haben. Wir weisen dann auf die Verwandlung hin und auf die Synthese. Wir betonen, daß der Herstellungsprozeß keine Addition, daß er vielmehr eine Verschmelzung, eine Synthese ist. Addiertes kann wieder zerteilt, zerstückelt, es kann wieder analysiert werden. Bei der Synthese ist dies nicht der Fall. Der Prozeß ist irreversibel; das Ergebnis ist etwas Drittes, etwas Anderes, Neues. Die Werbung könnte grundsätzlich auf dem „Andersartigen“ aufbauen. Sie könnte das Eigene, das Spezielle, das Unverwechselbare eines Produktes betonen.

In der modernen Standardisierung beherrscht uns, das hat auch Neil Postman deutlich gemacht (1992), ein sich mittlerweile selbst genügender Ordnungswille. In ihm steckt eine bisher ungeahnte Möglichkeit der Steigerung, ganz einfach deswegen, weil, wie oben erwähnt, der Inhalt zurückgetreten, das heißt jeder Widerstand, jede bremsende Trägheit, die Eigenschaft einer Sache etwa, ausgeblendet ist. Fortschritt heißt jetzt: innerhalb des Gleichen immer rascher schreiten. Er meint das, was Paul Virilio „rasender Stillstand“ nennt und im Bild der leerlaufenden Schraube eingefangen werden kann. Die Schraube kann sich, da sie nicht mehr faßt, immer schneller drehen, hat aber gerade dadurch auch keine inhaltlich bestimmbare Wirklichkeit mehr. Ihre Wirklichkeit ist der Leerlauf selbst.

Im Bild der leerlaufenden Schraube ist das Prinzip des Zwangs dargestellt, wie er in der Psychiatrie beobachtet wird. Auch der Zwang ist ein Ordnungswille, der sich verselbständigt hat, der keinen Sinn, keinen Inhalt mehr erfüllt und damit keinen Widerstand mehr kennt. Die allbekannte Definition von Christian Scharfetter lautet:

„Zwänge sind imperative Erlebnisse, die mit dem Gefühl der Unausweichlichkeit und der Machtlosigkeit des eigenen willentlichen Widerstrebens erfahren werden und die sich trotz des Widerstandes des Kranken, der die Zwänge in selbstreflexiver Stellungnahme als unsinnig, unangemessen (d.h. ohne Grund beherrschend) erkennt, aufdrängen ... Zwänge müssen inhaltlich an sich nicht unsinnig sein. Als unsinnig oder jedenfalls ungerechtfertigt wird aber ihre Persistenz und Penetranz und ihre Neigung zum ständigen gleichförmigen Wiederholen empfunden.“ (1991, S. 260).

Die Psychopathologie kennt weitere Phänomene, die wesensmäßig dem Zwang gleichen: die Stereotypie und die Perseveration. Beide umschreiben gleichförmig sich wiederholende Bewegungen und Gedanken, die alles beherrschend inhaltlos vor sich hinrattern.

Mir selbst bleibt das Wesen der Stereotypie unvergeßlich, seit ich für eine Vorlesung Diapositive herstellen ließ und erstaunt feststellte, daß unter den Diapositiven, die ich vom Fotografen erhalten hatte, etwa 12 Stück, schön mit Rahmen versehen, vollkommen leer waren. Der Grund dafür lag darin, daß ich den Film nicht zuende fotografiert hatte und selbstverständlich annahm, daß das Nicht-Fotografierte auch nirgends erschiene. Doch die Maschine ratterte beziehungslos bis zum buchstäblich sinnentleerten Ende und schuf bildlose Bilder. Die moderne Kunst, wenn sie uns nur noch einen leeren Rahmen liefert, weist uns auf dasselbe Phänomen.

Reibungsloser Ablauf der Geschehnisse, Maschinenfähigkeit: Auch unsere Fitness stellt sich unter dieses Postulat. Es ist die Fitness der reibungslos funktionierenden Maschine; wir streben auch körperlich nichts anderes als Maschinenfähigkeit an. Die Fitness-Centers spiegeln diese moderne Daseinsweise vielleicht am eindrucklichsten wider: Es stehen dort verschiedenartige Maschinen im Raum, fein säuberlich nebeneinander, so daß die Menschen zwischen ihnen zirkulieren können. So gesehen, unterscheidet sich ein Fitness-Center kaum vom Maschinenraum eines Fabrikbetriebes. Dem Menschen wird ein Platz an der Maschine zugewiesen, an die er sich anschnallt, womit er sich als ihr Untertan zu erkennen gibt. Seine Aufgabe besteht darin, den vorgegebenen Bewegungsablauf maschinengetreu auszuführen.

Maschinen kennt die Menschheit schon lange. Doch zwischen der modernen, technischen Maschinenfähigkeit und dem althergebrachten Bezug zwischen Mensch und Maschine besteht ein grundlegender Unterschied: Wenn wir beispielsweise vor einer alten Getreidemühle stehen, sehen wir einen schweren, runden Stein, an den in vergangenen Zeiten Sklaven angekettet wurden. Dank ihrer Muskelkraft drehte sich der Stein, und das Korn wurde gemahlen. Auch an den Maschinen in den Fitness-Centers sind Gewichte angehängt. Der Mensch muß sie, wie einst, mit seiner Muskelkraft heben und verschieben. Allein, und das ist der wesentliche Unterschied: An den Maschinen unserer Fitness-Centers wird kein Korn mehr gemahlen, keine Traube mehr gepreßt, kein Stein mehr auf eine Mauer gehievt. Die Bewegungen erfolgen gewissermaßen à fonds perdus. Das Treten an den Fahrrädern ist, trotz der Steigerung, ein Treten an Ort. Das Laufen auf dem Laufband – auch dieses kann, ja muß beschleunigt werden – ist ein Leer-Lauf. Damit entpuppt sich das bunte Leben in den Fitness-Centers nicht etwa als Inbegriff unserer ungebrochenen Lebensbejahung, sondern seinerseits als leerlaufender und darin toter Fortschrittswille. Wir kreisen non-stop um uns selbst.

Es ist dieses moderne Faktum, das des „funktionslosen Funktionierens“ mittlerweile in aller Munde. Ich habe den Neologismus „funktionsloses Funktionieren“ dem Bereich der kinetischen Kunst entlehnt. Die Ver-

treter der kinetischen Kunst reden auch von „vitesse totale“ und von „vitesse pure“ (Buderer, 1992). Die dieser Kunstrichtung zugehörigen Künstler gestalten Maschinenplastiken, die sinnentleert vor sich hinratern und uns den Zeitgeist persiflieren.

Erwartungsgemäß drängen der Fortschrittsglaube und mit ihm der Komparativ als Steigerungskoeffizient auch in die Psychotherapie ein. Auch hier spricht man seit einiger Zeit von Effizienz und Effektivität. Kurzzeit-Therapien entsprechen ganz dem Geist unserer Zeit. Es werden Gesprächs-, Imaginations- und Körpersteuertechniken entwickelt, die dem Hilfesuchenden rasch und rascher aus all seinen Blockierungen helfen sollen. Der seelisch Leidende wird im Aerobic-Rhythmus fitgeheilt.

Die Magersucht als Metapher – ein Exkurs

Fitness der Maschine, Reduktion auf die Grundgliederung, auf das Skelett, stereotype Wiederholung, Steigerung: Wenn wir für die moderne Geisteshaltung eine Metapher beiziehen wollen, so bietet sich das Bild der „Magersucht“ an: In der Magersucht geht es, das wissen wir mittlerweile, nicht einfach nur ums Essen. Hinter dem Phänomen der vordergründigen Gewichtsabnahme steht eine Geisteshaltung und eine aus ihr fließende Daseinsweise, die von Meßbarkeit, Zählbarkeit, von Effizienz, Effektivität, von Regelmäßigkeit, Steigerung, kurz von – knöcherner – Rationalität bestimmt wird. Es geht in der Magersucht um die Verwirklichung all jener Werte, die im modernen Leben maßgebend sind.

Dies zeigt sich schon darin, daß magersüchtige Menschen ein durch und durch programmiertes Leben leben. Alles muß bis ins Detail geregelt sein. Der Tagesablauf ist so eng wie möglich durchgeplant, vor allem die Wochenenden, Tage also, die nicht von außen her strukturiert sind. Magersüchtige müssen in der Regel schon Tage zuvor genau wissen, was sie am Wochenende unternehmen. Der Tag muß lückenlos ausgefüllt sein. Nichts Unberechenbares darf den Ablauf stören.

Dazu gehört, um ein sinnbildliches Detail herauszugreifen, das Planen der täglichen Eßrationen. Es wird gerechnet, gezählt, disponiert, kalkuliert. Es wird ein Tagesziel anvisiert, es werden Zwischenziele festgehalten, nicht selten schriftlich. Magersüchtige Menschen wissen stets und verfolgen genau, wann, wo, wieviel an Nahrung aufgenommen wird und wann, wo, wieviel an Nahrung den Körper wieder zu verlassen hat. Es muß immer auch eine Nachkontrolle stattfinden, eine Gewichtskontrolle sowie eine Überprüfung der eingenommenen Nahrungsmengen, gefolgt von der Begutachtung des Verdauungssystems. Dies alles will aufeinander abgestimmt werden.

Es ist aufschlußreich, die Verhaltensweise näher anzuschauen. Wir nehmen den Speisezettel einer magersüchtigen Frau und betrachten ihren Tagesplan:

9 Uhr: 1 Kaffee, 1 Joghurt
 12 Uhr: 1 Apfel, 1 Stück Käse, 3 Biscuits
 14 Uhr: 1 Apfel, vielleicht 3 weitere Biscuits
 18 Uhr: 1 Portion Gemüse

Kaffee ist über den ganzen Tag nach Belieben erlaubt. Ich möchte jetzt nicht auf die auffallend kleinen Men-

gen eingehen; beachtenswert ist vorderhand die Geisteshaltung der Effektivität, das Ethos des Komparativs.

Grundsätzlich ist der Wunsch vorherrschend, daß die oben erwähnte Planung wenn möglich mindestens während mehrerer Tage ohne Abweichung aufrechterhalten wird. Gleichzeitig aber wird Verbesserung angestrebt. Was „Verbesserung“ heißt, wird gleich zu zeigen sein.

Wenn nun das erste Joghurt beispielsweise bereits um 8 Uhr eingenommen wird, anstatt, wie vorgesehen, um 9 Uhr, dann kommt dies einem schwerwiegenden Betriebsunfall gleich. Die Struktur droht zusammenzubrechen. Die Frau hat den Eßplan nicht mehr im Griff. Wird hingegen das erste Joghurt um 9 Uhr nicht eingenommen, so wähnt sich die magersüchtige Frau in Sicherheit. Sie hat ihre Fähigkeit zur Selbstkontrolle unter Beweis gestellt, womit durch die Reduktion – mindestens für diesen Tag – ein Bonus gewonnen ist. Sie kann das Joghurt später essen – der Bonus wird ihr gutgeschrieben. Schafft sie es aber, ganz darauf zu verzichten, ist die Verbesserung des Planes erreicht.

Mit dem Weglassen des ersten Joghurts ist der Beweis erbracht, daß es ohne geht. Daraus ergibt sich der verbesserte Plan für den folgenden Tag. Die Frau wird von nun an versuchen, ohne das erste Joghurt auszukommen. So gesehen wirkt hier dasselbe Prinzip, das beim Einsparen von Personal zur Anwendung kommt: Wird eine Stelle gestrichen und bewährt sich dies über einen gewissen Zeitraum, so ist bewiesen, daß diese Stelle überflüssig ist. In der Magersucht ist man stets bedacht, betriebswirtschaftliche Lösungen anzustreben: Es geht darum, Aufwendungen einzusparen und das Lager möglichst klein zu halten. Doch damit ist die Planung nicht abgeschlossen:

Die magersüchtige Frau wird sich täglich grundsätzliche Gedanken darüber machen, inwiefern weitere Rationalisierungen möglich sind. Dazu ist ein großes Maß an Flexibilität unerlässlich. Die Bereitschaft zur flexiblen Anpassung muß sich zwar in Grenzen halten, weil sie nur innerhalb der engen Zielvorstellung der Gewichtsreduktion legalen Spielraum hat. Die Flexibilität kann somit nicht ins Chaos abgleiten, weil sie in der Zielvorstellung (wobei diese Zielvorstellung genau besehen nie ein Endziel sein kann, vielmehr immer nur ein Zwischenziel bleiben muß) eingebunden ist.

Ich will von den zahllosen Detailfragen nur einige wenige aufgreifen: Es geht beispielsweise um die günstigsten Einkaufsmöglichkeiten und um optimale Auswahl von Produkten. Ein feinmaschiges Evaluations-Verfahren wird ausgearbeitet und durchgezogen: Die verschiedenen Light-Produkte werden sorgfältig in bezug auf Kalorienzahl und Preis geprüft und getestet. Zu erwägen ist ebenfalls eine schier endlose Vielfalt an Biscuits-Sorten. Es bedarf einer sorgfältigen Prüfung zu bestimmen, welche Art von Biscuits dem strengen Diätplan am ehesten entspricht. Vielleicht wählt die Frau eine Biscuit-Sorte, die sie nicht sonderlich mag, mit dem Hintergedanken, daß weniger davon gegessen wird. Abzuwägen ist etwa auch das reichhaltige Angebot an Vollfett-, Halbfett-, Viertelfett und Magerkäse-Sorten, wobei unter Umständen täglich abgeklärt werden muß, ob der Entscheid für viel Käse mit wenig

Kalorien oder für wenig Käse mit viel Kalorien gefällt wird.

Es ist nicht auszudenken, was geschieht, wenn unsere magersüchtige Frau zum Essen eingeladen wird und sie keine plausible Ausrede zum Fernbleiben findet; wenn es ihr auch nicht gelingt, das Aufgetragene auszu-schlagen. Das sorgfältig ausgeklügelte Minimierungsprogramm gerät durcheinander. Denn die magersüchtige Frau ist nicht in der Lage, einen Ausnahmetag einzuschalten. Die Einnahme eines vollständigen Mahles muß vielmehr kompensiert werden. In der Regel beginnt die Frau mindestens einige Tage zuvor. Die Ration wird im Hinblick auf die Einladung erheblich gekürzt. Man beachte den Vergleich mit der Betriebswirtschaft, die, mit umgekehrten Vorzeichen, dieselbe Strategie verfolgt: Wenn in Fabriken zwischen Weihnachten und Neujahr der Betrieb geschlossen bleibt, arbeiten die Menschen schon Wochen zuvor täglich 10 Minuten länger – als Kompensation für die Weihnachtsferien.

Natürlich müssen auch alle übrigen täglichen Verrichtungen und Gewohnheiten der Gewichtskontrolle untergeordnet sein. Unter anderem ist die Kleiderfrage zuweilen eine höchst komplizierte Rechenaufgabe zwischen Anspruch und Konzession. Wie bei der Nahrung, geht es auch hier kaum je um den persönlichen Geschmack. (Dasselbe ließe sich auch bei der Farbwahl zeigen.) Es geht vielmehr darum, die Fülle mithilfe der Kleider zu negieren. Nicht selten geht dies so weit, daß beim Kleiderkauf Größen gewählt werden, die ein bis zwei Nummern zu klein sind – als Ansporn für weitere Gewichtsreduktion.

Die Verwandtschaft zwischen dem Leben in der Magersucht und dem modernen Wirtschaftsleben wird in einem Artikel anschaulich gemacht, der am 15. April 1994 in der NZZ erschienen ist. Er beschreibt „Chancen und Folgen der ‚Lean Production‘“.

Als erstes wird von einer Fachtagung zweier Gewerkschaften berichtet, an welcher die „Lean Production“ das Thema war. Man stellte fest, daß das, was von Japan herkommend als schlanke Produktion in Wirtschaftskreisen einmütig begrüßt wurde, in letzter Zeit viel von ihrer Werbewirksamkeit eingebüßt habe. Die „Lean Production“ rät jeder Firma, sich einer Schlankheitskur zu unterziehen, das heißt, die Betriebspraktiken zu rationalisieren, um Kostensenkung zu erzielen. Ursprünglich lagen ihr folgende Leitsätze zugrunde: Dezentralisierung, flache Hierarchie, Delegation von Verantwortung, kurze Entscheidungswege, Rücknahme der Arbeitsteilung, insbesondere zwischen planenden und ausführenden Tätigkeiten. Hans Henning Herzog von der „Technischen Rundschau“ hob an dieser Tagung hervor, daß von diesen Richtlinien nur eine einzige übriggeblieben sei, „die Aufforderung zur radikalen Kostensenkung“, was einem Mißbrauch gleichkäme. An die Stelle der Verschlankeung sei, so der Referent, Magersucht getreten. Ein beschäftigungspolitischer Kahlschlag stehe bevor (S. 21–22).

Die Parallele zwischen den beiden Magersuchtsformen liegt offensichtlich darin, daß bei beiden ein Schlankheitsideal ins „open end“ kippt, wobei der Hintergrund für diesen Trend ins Unaufhörliche, für die

nicht aufzuhaltende Inflation, im leerlaufenden Effizienzdenken liegt.

„Qualität“ in der modernen Psychotherapie

Mit der Magersucht sind wir auf der Schwundstufe des Lebens angelangt, wo sich Leben auf die Markierungen der Meßlatte reduziert. Die Magersucht erweist sich, metaphorisch gesehen, als die Schwindsucht des 20. Jahrhunderts, die jetzt auch Einzug in die Psychotherapie halten will:

Auf den ersten Blick sieht dies zwar nicht so aus. Die Psychotherapie hat ja gerade kürzlich in großem Stil den Begriff „Qualität“ entdeckt, eine Entdeckung, die vorerst einmal nicht aufreines Zahlendenken schließen läßt, die vielmehr den Gegenpol zu allem Quantitativen zu vertreten vorgibt.

Ich beziehe mich im folgenden auf das „Psychotherapie Forum“, Vol. 3, insbesondere auf die Nrn. 1 und 4, die 1995 erschienen sind.

Die Nummer 4 führt in die Qualitäts-Thematik ein. Als erstes im Editorial, in dem uns A.-R. Laireiter auf den „Weg zur Professionalität“ führen will. Der Artikel fällt allem voran dadurch auf, daß zwischen den Seiten 177 und 184 rund 145mal das Wort „Qualität“ erscheint. Die Perseveration des Wortes mutet peinlich an. Sie erinnert an Beschwörungsformeln und läßt uns ahnen, daß die moderne Standardisierung eine gleichsam sinnentleerte Neuauflage uralter, ritualisierter Abläufe ist.

Was Qualitätsmanagement für die Psychotherapie heißt, erläutert F. Piribauer im nachfolgenden Artikel. Hier wird der Denkhorizont sichtbar gemacht: Man versucht, die Definition der ISO (der Internationalen Standardisierungsorganisation) zu übernehmen, wie sie 1990 in der Publikationsserie 9000 veröffentlicht wurde und in der Wirtschaft weltweit verbindlich geworden ist. Jene Definition von Qualität lautet:

„Qualität ist die Gesamtheit von Eigenschaften und Merkmalen eines Produktes oder einer Dienstleistung, die sich auf deren Eignung zur Erfüllung festgelegter oder vorausgesetzter Erfordernisse beziehen.“ (1995, S. 192).

Damit wird das, was Psychotherapie bietet, zum festumgrenzten Produkt oder zur festumgrenzbaren Dienstleistung. Was sie dem Kunden liefert, ist Gesundheit, ist eine Ware, die als Addition verschiedener Kriterien beschrieben wird: „1. körperliche Symptomfreiheit, 2. physische Funktionsfähigkeit, 3. psychische Vitalität, 4. soziale Aktivität, 5. Wohlbefinden“ (1995, S. 195).

Der Kriterienkatalog wird für moderne Psychotherapeuten als verbindlich erklärt, und zwar deswegen, weil sich durch eine solche Aufreihung an Merkpunkten unsere Dienstleistung, ich zitiere Piribauer, „mit derselben Reliabilität und Validität wie etwa Blutdruck oder Blutzucker messen“ läßt (1995, S. 192).

Auf Gesundheit bezogen ist Qualität, ich zitiere wiederum Piribauer, „im Jahr 1990 vom Institute of Medicine, einem hochrangigen medizinischen Fachgremium der USA, das sich grundlegenden Fragen der Gesundheitsversorgung widmet, nach einer Analyse von über

100 Qualitätsdefinitionen wie folgt beschrieben worden:

„Versorgungsqualität ist das *Ausmaß*, in dem die Gesundheitsdienstleistungen die *Wahrscheinlichkeit* von gewünschten Gesundheitsergebnissen bei Einzelnen und Bevölkerungsgruppen *erhöhen*. Die Gesundheitsdienstleistungen sollen konsistent sein mit dem gegenwärtigen Fachwissen.“ (1995, S. 192).

Die Heraushebung der Begriffe „Ausmaß“, „Dienstleistung“, „Ergebnisse“, „Wahrscheinlichkeit“, „erhöhen“ stammen von mir. Mit diesen Begriffen wird Qualität – wie auch Piribauer oben heraushebt – eine meßbare Größe. Damit aber ist der Begriff gerade nicht mehr, wie Piribauer im gleichen Atemzug meint, der Gegenpol zum Begriff Quantität. Er ist vielmehr in die Nähe, ja gleichsam in den Sog des Meßbarkeitsdenkens geraten und damit in den Sog des Komparativs, wie er eingangs beschrieben wurde. Qualität meint nicht Eigenschaft im Sinn der Eigen-Art und damit Unvergleichbarkeit. Sie ist, das wird von Piribauer selbst formuliert, „die Eigenschaft eines Geeignet-Seins für ein Ziel, eine Aufgabe, eine Anforderung“ (1995, S. 188).

Das „Wie“ ist dem Ziel untergeordnet, ist ancilla teleologiae oder, wenn wir an das (als endlos gedachte) „erhöhen“ denken, an ein Ziel, das nie erreicht werden darf, ancilla comparationis und gerade nicht mehr „die notwendige Ergänzung zum Vielen oder Wenigen“ (1995, S. 188).

Ich bin der Etymologie des Begriffes Qualität nicht nachgegangen, vermute aber, daß die Übersetzung von Anfang an einem Sinnwandel gleichkommt. Sobald von Qualität die Rede ist, darf offenbar grundsätzlich nicht an Eigenart, an Einzigartigkeit gedacht werden. Die Tatsache der Übersetzung weist darauf hin, daß der Begriff in den technischen Denkhorizont eingebürgert wurde. Wir reden ja heute von hoher, tiefer, von höherer, tieferer Qualität, von Qualitätssicherung und Qualitätsmanagement. Es fallen Schlagworte wie Struktur-, Prozeß-, Ergebnisqualität, Qualitätskontrolle, Überwachung, Monitoring, Verbesserung, Evaluation, Standardisierung und, an oberster Stelle, Reliabilität, Validität, Effizienz und Effektivität, welche Schlagworte alle darauf hinweisen, daß der Begriff Qualität ein „terminus technicus“ geworden ist. Er ist in den Einflußbereich des Meß-Stabes geraten, der „das Lied, das in den Dingen schläft“ nicht mehr hervorzaubern kann. Qualität wäre nur dann Gegenpol zur Quantität, wenn sie sich der Meßbarkeit entzöge, wenn sie das dem Phänomen Eigene, die einem Wesen ureigene Würde besingen könnte. Im Reich der Standardisierung aber gilt der Rhythmus, nicht die Vielfalt der Lieder.

Da hilft es auch nichts, wenn Piribauer sich auf das Brainstorming mit Psychotherapeuten bezieht und die Tatsache, daß Psychotherapeuten den Begriff Qualität heute genau so verstehen, wie er ursprünglich von der Industrie in die Welt gesetzt wurde, wenn er diese Tatsache als Beweis dafür nimmt, daß der Begriff auch in der Psychotherapie gelten soll. Es ist meines Erachtens offensichtlich, daß in dieser Beziehung auch die Psychotherapeuten automatisch, das heißt, ohne entsprechendes Bewußtsein, anders ausgedrückt: ohne die

„Tragödie des Erkennens“ (Denman, 1995) auf sich zu nehmen, dem modernen Zeitgeist nacheifern.

Psychotherapie im Din-A4-Format. Die Daseinsweise der Magersucht, so, wie sie oben grob skizziert wurde, ist jetzt auch psychotherapeutisch wegweisend. Die Frage nach der Seele wird nicht mehr gestellt. Seele ist selbstredend vergleichbar mit Körper und wird, wie vordem der Körper, der Maschine anverwandelt, damit zum Wartungsfall. Auch sie ist nun ein Gegenstand, welcher analysiert, systematisiert, welcher repariert, renoviert, konserviert werden kann und muß.

Zwar hat man heute im Rahmen der Psychotherapieforschung begriffen, daß der Mensch die Seele nicht äußerlich betrachten kann. Sie ist nicht etwas außerhalb des Menschen Stehendes, sie ist kein Gegenüber, kein Gegenstand. Man hat theoretisch begriffen, daß alles über die Seele zu Sagende den Sprechenden mitteinbezieht. Im Qualitätsmanagement aber fällt diese Erkenntnis wieder unter den Tisch. Es wird genau so technisch, technizistisch vorgegangen, wie wenn die Erkenntnis nie dagewesen wäre. Das einst Erkannte bleibt Lippenbekenntnis. Man stellt zwar bei der Betrachtung von Therapien keine „einseitigen Relationen von Wirkursachen auf Effekte“, ebensowenig „Substanz-Eingriffs- oder Dosis-Wirkungs-Analogien“ auf. Man betont vielmehr die „komplexen Wechselwirkungen (Kreiskausalitäten) zwischen den beteiligten Variablen“ (Schiepek et al., 1995, S. 10). Bei der Beobachtung dieser Kreiskausalitäten bleibt der Mensch aber wiederum „draußen“ und verbleibt damit immer noch ganz im naturwissenschaftlich-technischen Setting, das Verläufe studiert, Wirkfaktoren isoliert, Korrelationen (wenn auch hier keine linearen) aufstellt, Effektivitätsforschung, Effizienznachweise und ähnliches erbringt. Wir haben uns so sehr im empirisch-naturwissenschaftlichen Denken und Dasein niedergelassen, daß wir trotz Kritik an Technik und Naturwissenschaft, trotz Kritik an der experimentellen Psychologie, nicht anders als naturwissenschaftlich erfahren und denken können.

Das wird aus einem kleinen Zitat aus der modernen Psychotherapie-Prozeßforschung ersichtlich:

„Bei der Sequentiellen Plananalyse handelt es sich um eine idiographische, also einzelfallorientierte Methode. Sie bezieht sich zwar auf Abfolgen interaktioneller Pläne und ist daher theoriegeleitet, doch sind diese Pläne inhaltlich nicht vorab festgelegt wie etwa die Kategorien eines Beobachtungs-Kodiersystems. Sie erlaubt daher eine detaillierte, phänomenale Betrachtung therapeutischer Prozesse im Kontext eines entdeckungsorientierten Forschungsinteresses ... Die Verhaltensbeobachtung und das Erschließen der Pläne erfolgen auf der Basis von Videoaufzeichnungen ...“ (Schiepek et al., 1995, S. 7/8). Außerdem wurde „ein Computeralgorithmus entwickelt, der die aktivierten Pläne pro 10-Sekunden-Intervall identifizierte. Es resultieren On-Off-Patterns aktivierter Pläne, welche den Therapieprozeß auf Nominaldatenniveau wiedergeben.“ (Schiepek et al., 1995, S. 10).

In obigen Ausführungen wird zwar der „phänomenalen Betrachtung“, die traditionellerweise keine Naturwissenschaft ist, sondern der hermeneutisch denkenden Geisteswissenschaft oder gar der Kunst nahesteht, einen Platz zugewiesen, doch ist im Fortgang des Gedankens offensichtlich, daß nicht Phänomenologie im

philosophisch-geisteswissenschaftlichen oder künstlerischen Sinn gemeint sein kann.

Der Unterschied zwischen beiden Geisteshaltungen wird unübersehbar, wenn wir obigem Zitat einen Abschnitt aus der sogenannten Archetypischen Psychologie entgegenstellen, aus jener psychologischen Richtung, die aus dem Denken C. G. Jungs hervorgegangen ist:

„Wenn ich von dem ‚geschauten‘ Phänomen, mithin von einer Schau spreche, dann ist damit dem Umstand Rechnung getragen, daß im Unterschied zum Objekt der empirischen Beobachtung das psychologische Phänomen immer schon die Einheit von vor uns gesehenem Objekt und von das Sehen des Objekts leitender Vision ist.“ (Giegerich, 1994, S. 11).

„Die Psychologie kann auf ihre Objekte nicht in dieser Weise [in der Weise der Naturwissenschaften, Anm. d. Vf.] ‚zielen‘ (wie mit einem Schießgewehr). Nicht etwa deswegen, weil sie es mit dem Menschen zu tun hat und es sich nicht gehört, so eindeutig auf Menschen zu zeigen oder gar eine Waffe zu richten und abzudrücken ... Sondern einzig deswegen, weil die Psychologie sich damit selbst vereitelte. Nur dann sind Aussagen psychologisch, wenn sie in dem, was sie über ihren Gegenstand vor sich sagen, zugleich die Unendlichkeit ihres Grundes, der Seele haben. Nur dann sind Fragen psychologische Fragen, wenn in den besonderen Gegenständen, denen sie gelten, zugleich nach dem gefragt ist, was dieses Unbekannte, was Seele, was Psychologie selbst sei. Die unmittelbare Frage nach dem Wesen des Gegenstandes vor uns verbietet sich für die Psychologie ebenso wie die unmittelbare Frage nach dem Wesen der Seele oder dem Ansatz der Psychologie hinter uns, mithin das Entweder-Oder von direkter Intention aufs Objekt oder zurückgebogener Intention auf das fragende Bewußtsein und seinen Grund.“ (Giegerich, 1994, S. 9).

Psychologie ist bei Giegerich jene Forschung, die die Frage nach der seelischen Dimension all unseres Erlebens stellt. Es ist die Frage nach jener Dimension, die sich der objektivierenden Beobachtung und damit der willkürlichen Veränderung grundsätzlich entzieht. Sie ist das Weltbild oder das Lied, das uns bestimmt, dem wir unterstehen, nicht der Gegenstand, den wir herstellen und verändern. Die Seele ist gerade kein Wartungsfall:

„Das eigentliche Interesse der Psychologie gilt dem archetypischen Seelenhintergrund als der wahren Ebene des Menschenlebens, nicht jenem Vordergründigen des Erlebens, Strebens, Begehrens und Meinens, das selbst dann, wenn es sich um unbewußte Regungen oder Inhalte handelt, doch immer das ‚Urbekannte‘, ‚Menschlich-Allzumenschliche‘ und als solches gerade nicht das Wahre, sondern etwas sich einer methodischen Reduktion auf die praktisch-technische Ebene Verdankende ist.“ (Giegerich, 1994, S. 31).

So lange in der Psychologie oder Psychotherapie Verlaufsforschung betrieben wird und Lösungsversuche angestrebt werden, – so lange Operationalisierungen vorgenommen, Mikro- oder Makro-Analysen angestellt, Kodiersysteme entwickelt, Ratingverfahren und Systematisierungsversuche aufgebaut werden, allgemein gesagt, problematisiert wird: so lange ist die Psychologie bzw. Psychotherapie Technik und damit im wesentlichen Manipulation eines vor ihr liegenden Gegenstandes. – So lange aber ist das Grundverhalten der Psychologie dasselbe wie das der Magersucht. Damit kann die moderne Psychologie gar nicht in die Lage kommen, der sich derart verbreitenden Krankheit eine

Alternative anzubieten oder auch nur Verständnis entgegenzubringen.

Ich erwähnte oben, daß die moderne Psychotherapie sich weigert, die „Tragödie des Erkennens“ auf sich zu nehmen. Ich entlehne diese Wendung einem in GORGO 29/1995 erschienenen Aufsatz, von Cara Denman, in welchem sie den Ödipus-Mythos neu beleuchtet und das „Erkennen der unentrinnbaren Tragik“, die dem menschlichen Leben innewohnen kann, in den Mittelpunkt des Mythos stellt. Im Kontext der „Tragödie des Erkennens“ geht es nicht um Veränderung, Verbesserung im Hinblick auf moderne Makellosigkeit, sprich Gesundheit. „Erkennen“ meint gerade nicht mit-schwimmen und mitagieren im Strom der Zeit. Erkennen heißt innehalten und die Frage stellen, was das, was heute gilt, die Vorherrschaft des Komparativs, psychologisch bedeutet. Erkennen wäre: der Psychologie unserer Zeit ein Stück näher zu kommen und sie wirken zu lassen. In der Wirkung ist allenfalls jener Schrecken enthalten, den Ödipus erreicht und der ihn zwingt, seine Antwort zu geben. Es ist nicht die Antwort: Das darf nicht sein, ich mach es ungeschehen. Nicht jene Antwort also, die als Protest gegen das Effizienzdenken gewisse Zweige der Psychotherapie ergriffen hat, die Antwort, in welcher die Forderung „à la recherche du temps perdu“, „zurück zur Natur“ gestellt wird, wo wir „aus dem Bauch heraus“ reden sollten und niemand weiß, was das heißen soll. Wenn Ödipus gegen Ende der Tragödie sagt: „Ich allein bin stark genug, dies zu ertragen“, so mag dies in unseren lösungsorientierten Ohren pathetisch und reichlich hilflos klingen. Und doch: Wer sonst, wenn nicht wir selbst, soll stark genug sein, die Zeit, in der wir leben, zu ertragen?

Es bleibt die Frage, wo, psychologisch, die Faszinationskraft des Komparativs liegt.

Im Inhaltlichen können wir die Anziehungskraft nicht suchen, weil kein Inhalt mehr vorhanden ist. Sie muß im Leerlauf selbst, in der Inhaltlosigkeit begründet sein. Magersüchtige Menschen wissen dies schon längst: Die Inhaltlosigkeit macht uns unverletzbar, unberührbar, allem Tragen, Inhaltlichen gegenüber überlegen. Wir sind von all dem, was Erdschwere heißt, weitgehend erlöst.

Es ist die Sehnsucht nach dem Paradies, die die Menschheit im magersüchtigen Maschinenzeitalter einmal mehr heimgesucht hat, jene uralte Sehnsucht, die – um nur ein Beispiel zu nennen – die brasilianischen Guarani zu tagelangen Tänzen begeisterte – „in der Hoffnung, daß ihre Körper durch die fortgesetzte Bewegung leicht werden und zum Himmel fortfliegen können“ (Eliade, 1973, S. 131). Die modernen Techno-Parties, an denen man mit Hilfe der „Ecstasy-Droge“ nächtelfüllend rasch und rascher tanzen kann, entsprechen genau diesem Wunsch.

Literatur

- Buderer H-J (1992) Kinetische Kunst. Konzeptionen von Bewegung und Raum. Wernersche Verlags-Ges., Worms
 Denman C (1995) Ödipus ist keine Inzesttragödie. Gorgo 29: 5–19
 Eliade (1973) Die Sehnsucht nach dem Ursprung. Europa, Wien

Giegerich W (1994) Animus-Psychologie. P. Lang, Frankfurt/M
Laireiter A-R (1995) Auf dem Weg zur Professionalität: Qualität und Qualitätssicherung für die Psychotherapie. Psychother Forum 3/4: 175–185
Piribauer F (1995) Qualitätsmanagement für Psychotherapeuten. Psychother Forum 3/4: 186–196
Postman N (1992) Das Technopol. Die Macht der Technologien und die Entmündigung der Gesellschaft. S. Fischer, Frankfurt/M

Scharfetter Chr (1991) Allgemeine Psychopathologie, 3. Aufl. Thieme, Stuttgart
Schiepek G, Schütz A, Köhler M, Richter K, Strunk G (1995) Die Mikroanalyse der Therapeut-Klient-Intraktion mittels Sequentieller Plananalyse. Teil 1. Psychother Forum 3/1: 1–17
Seiler A (1993) Führung 2000. NZZ 11. 10. 93, Nr 236, Beilage 1.

Korrespondenz: Doris Lier, Leonhardshalde 2, CH-8001 Zürich, Schweiz.

Doris Lier, Lic. phil. I, dipl. analyt. Psychologin, Psychotherapeutin SPV. Lehranalytikerin und Dozentin am C. G. Jung-Institut Küsnacht.